FAITS DIVERS

TIRAGE D'OBLIGATIONS. — Samedi matin, à dix heures, il a été procédé publiquement, au Palais de l'Industrie, à Paris, au 25e tirage trimestriel des obligations à rembourser pour l'amortissement de l'emprunt municipal, contracté par la ville de Paris en 1876.

A ce tirage, il a été extrait de la roue 358 numéros, dont les 13 premiers ont droit, dans leur ordre de sortie, aux lots ci-après :

Le n° 56,142 gagne 100,000 fr.
Le n° 206,500 gagne 10,000 fr.
Le n° 30,954 gagne 5,000 fr.

Les 10 numéros suivants chacun 1,000 francs: 253,893 — 254,211 — 238,381 — 62,728 — 44,681 — 212,250 — 120,584 — 177,803 — 115,521 — 290,584.

Soit un total de 125,000 fr.

Les lots primés et les autres numéros remboursables sont payables à la caisse municipale.

— Contrastes :

Vendredi dernier à l'heure où la foule se pressait à l'Hôtel Drouot pour assister à la vente des diamants de Mme Sarah Bernhardt, on vendait rue des Ecoles, dans la salle des domaines et devant quelques personnes seulement les vases sacrés provenant de l'aumônerie de la marine récemment supprimée.

Il n'y a en que fort peu d'enchères et la plupart des objets n'ont pas même été vendus au poids de l'argent.

SIX MILLE ROSIÈRES. — A propos des rosières annuelles de Nanterre, de Saint-Denis et de Puteaux, dont on commence à s'occuper, la *Gazette de France* exhume un souvenir pendant : en 1810, par ordre de Napoléon on maria d'un seul coup six mille rosières.

« En cette année 1810, Napoléon Ier, voulant marquer par des actes de bienfaisance, l'époque de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, rendit, au château de Compiègne, où il avait reçu sa nouvelle épouse, un décret daté du 25 mars, par lequel il était prescrit que six mille militaires en retraite, ayant fait au moins une campagne, seraient mariés à des jeunes filles qui, par leur bonne conduite et leurs vertus, seraient jugées dignes de devenir leurs femmes.

» Ces jeunes filles du reste ne mariaient de de plein gré et selon leur choix ; elles étaient dotées par la municipalité.

» A Paris seulement, la dot était de 1,200 francs ; pour toutes les autres villes ou communes de l'empire, elle était de 600 francs. En vertu de la prescription de ce décret, Paris maria et dota ainsi douze rozières. Les six mille mariages se firent le même jour, c'est-à-dire le 23 avril 1810.

» Partout, ce nouveau genre d'union fut célébré avec solennité et en présence des autorités civiles et militaires; le son des cloches, le bruit de l'artillerie, rien n'y manquait: des gants, des bouquets, des cadeaux de toutes sortes furent donnés par les témoins, tonjours riches, notables ou hauts fonctionnaires de l'endroit ; des voitures fournies par la municipalité conduisirent les mariés et les invités aux banquets préparés et payés par le gouvernement.

» Une des six mille rosières mariées le 23 avril 1870 est morte à Strasbourg quelque temps avant la guerre de 1870; elle s'appelait Mme Pausser; elle était âgée de quatre-vingt quatre ans. »

CHRONIQUE DE L'ÉLECTRICITÉ

Le transport de la force à grande distance par l'électricité.

« Ça marche, ça marche, » disait Rodin, dans le vieux drame du *Juif-Errant*. La science nous donne de temps en temps ce plaisir de pouvoir, en nous frottant les mains, répéter avec Rodin : « Ça marche, ça marche. »

De très importantes expériences, ou plutôt une démonstration définitive du transport de la force à grande distance vient d'avoir lieu aux ateliers du chemin de fer du Nord, dont l'administration s'était prêtée avec une extrême bonne grâce à ces études. Mais avant d'en venir au détail de ces essais, il sera bon de rappeler brièvement les étapes franchies, afin de mesurer mieux le chemin parcouru.

Nous l'avons dit déjà dans ce journal à propos de l'exposition d'électricité, jusqu'en 1879-80 environ la question est restée dans le domaine du tâtonnement intelligent ; des essais assez timides et à peu près dénués de méthode, des théories fragmentaires formaient notre bagage à cette époque si récente.

Au congrès d'électricité de 1881 se produisit, pour la première fois en public, dans son ensemble, la théorie de M. Marcel Deprez, que son auteur avait exposée par parties dans divers recueils ; ce fut un pas très sérieux, car en reliant les notions acquises, il les complétait à l'aide de notions absolument nouvelles et en déduisait les lois d'application, c'est-à-dire celles qui permettaient de réaliser les conditions dont la théorie nouvelle faisait reconnaître la nécessité.

Après avoir aussi bien démontré, il fallait entrer dans la voie pratique, et M. Marcel Deprez, qui eût pu se contenter pour sa gloire de l'avoir ouverte aux autres, y marcha résolûment le premier.

Quelles études prolongées furent faites, quelles difficultés de divers genre furent rencontrées et surmontées, quelles dépenses d'ingéniosité, de travail, d'argent furent nécessaires, on l'imagine ; et d'ailleurs nous l'avons dit déjà ; enfin le résultat fut pratiquement atteint, et il y a quatre mois, à l'exposition d'électricité qui eut lieu à Munich, un transport de force fut opéré entre Munich et Miesbach sur une longueur de 60 kilomètres de fil télégraphique. La force reçue était d'environ un demi-cheval vapeur.

Sans doute cette démonstration était concluante, mais on crut devoir mieux faire et transmettre des forces plus grandes ; c'est dans ce but que M. Marcel Deprez institua l'expérience qui vient d'être produite en public.

Il n'est pas facile d'en installer de ce genre, en raison de la nécessité qu'elles imposent de posséder des fils télégraphiques. Il y a bien les fils de l'Etat, et parmi eux les lignes qui sont plus spécialement destinées aux expériences ; mais ce sont des fils administratifs et partant un peu sourds aux demandes des simples mortels.

M. Marcel Deprez avait présenté sa requête afin d'être admis à s'en servir il y a environ trois mois; il serait tout à fait faux de dire qu'on a répondu par un refus ; on n'a point répondu du tout ; on répondra sans doute et favorablement, tout le monde ayant protesté de sa bonne volonté, mais quand? Les bureaux le savent. Peu fait pour supporter ces façons administratives, M. Marcel Deprez eut l'idée de recourir à une compagnie de chemins de fer. Les compagnies ont des fils télégraphiques à elles, et de la force dans leurs ateliers ; l'expérience pouvait y être installée. On s'adressa à la compagnie du Nord, dont les chefs consentirent avec beaucoup de complaisance à cet essai, où ils voyaient avec raison une étude scientifique très importante.

L'installation fut donc commencée dans les ateliers centraux du Nord, terminée non sans les petits ennuis inévitables, malgré l'extrême bonne volonté des ingénieurs de la Compagnie ; et enfin l'essai fut fait avec un succès qui sera mieux célébré par les nombreuses personnes qui se sont réunies pour y assister, que par un de ceux qui ont pris part au travail.

L'affluence de visiteurs a été extraordinaire ; elle témoignait de l'extrême intérêt qu'on attache à cette question qui, en effet, renferme en elle toute une révolution industrielle. Plusieurs membres de l'Institut, entre autres MM. de Freycinet, Bertrand, Cornu, de Lesseps, Becquerel, Tresca, etc.; de nombreux professeurs, tels que MM. Mascart, Moutier, D'Orsonval; plusieurs ingénieurs de la Compagnie du Nord, entre autres MM. Delebecque, Sauvage ; des hommes d'affaires, des constructeurs, des sénateurs, des députés, plusieurs gentlemen anglais, parmi lesquels on peut nommer M. Tennant, vice-président du Great Northern railway ; le colonel de Beaumont, bien connu par sa machine perforatrice. Enfin, une foule de plusieurs centaines de personnes, électriciens, gens du monde, etc., qui s'empressaient à voir les machines, à réclamer des explications et à constater avec plaisir le beau résultat obtenu.

Le transport avait lieu sur une longueur totale de 20 kilomètres de fil télégraphique de quatre millimètres; la machine de départ, la génératrice et la machine d'arrivée, la réceptrice, étaient placées l'une auprès de l'autre, la ligne allant par un fil le long de la voie ferrée jusqu'au Bourget et revenant par un autre fil. La machine génératrice est d'un type nouveau créé par M. Marcel Deprez; elle est très-puissante; mais la réceptrice est une ancienne machine transformée, malheureusement très-inférieure à l'autre, ce qui fait que celle-ci n'a pu déployer toute sa puissance; dans les expériences faites aujourd'hui la force récupérée a été de deux chevaux et demi, la force dépensée était à peu près double; dans une expérience faite la veille, on avait absorbé environ 10 chevaux au départ et reçu 5 à l'arrivée.

Ces études doivent du reste être encore poursuivies pendant quelques jours afin de contrôler et de préciser les résultats; mais dès aujourd'hui les faits sont acquis, la démonstration est complète; le transport économique de la force à grande distance est réalisé ; la période de l'exploitation est ouverte. Jusqu'à présent la découverte était restée entre les mains du syndicat français d'électricité, auquel on doit certainement des remerciements, surtout dans la personne de son énergique et actif administrateur, le docteur C. Herz, pour l'avoir ainsi soutenue. Demain elle sera devenue une grande industrie.

FRANK GERALDY.

VARIETÉS

LA CASQUETTE DE VELOURS BLEU

M. Louis Davyl vient de publier, sous le titre : *les Idées de Pierre Quiroul*, un recueil d'articles et de fantaisies. On connait la verve habituelle de notre bon confrère, et ses généreuses indignations. On retrouve ces qualités dans le volume que je signale, et dont la citation qui suit montrera le ton et la gaieté :

« Nous habitions une petite ville de Bretagne ; c'était en 1844, je crois, et je pouvais avoir huit ans. Le duc de Nemours, en tournée princière, devait s'arrêter à A... pendant une demi-journée, pour baptiser un pont, gloire de la cité, et qu'on venait de jeter sur le fleuve.

»J'étais le fils du maire, et on avait jugé convenable que ma tenue fût digne de l'hôte princier que la municipalité allait avoir l'honneur de recevoir.

»Ma mère partit pour Nantes et en rapporta dans un carton blanc cerclé et ficelé comme pour un voyage au Gabon, quelque chose de mystérieux et que je ne devais connaître qu'au matin du grand jour. — Qu'était-ce ? — Je l'ignorais ; seulement j'entendis le soir ma mère dire à mon père : « Je n'ai rien trouvé de plus distingué. »

»Nous arrivâmes au 15 octobre, et dès le matin, je vis apparaître radieux et triomphant le tailleur Miller. C'était le Debaker de l'endroit, et je vous assure bien que jamais je n'eusse eu l'honneur d'être habillé par lui, s'il n'avait été notre locataire.

»Miller, en personne, présida à ma toilette. D'abord un pantalon blanc que retenaient des sous pieds en cuir fauve s'accrochant sous des souliers neufs et blindés de cinq rangées de têtes de clous.

»Après m'avoir attelé à une paire de bretelles pour que le pantalon tirât avec plus d'élégance et dégageât mieux le coup-de-pied, notre locataire déplia avec une grande ostentation une immense redingote en lasting, couleur vert-bouteille et devant laquelle chacun s'inclina. — Après m'avoir enfoui dans cette guérite, il s'écria d'un air superbe : « Regardez : « elle » colle ! »

»Elle était d'une longueur démesurée. Sur le devant, un plastron taillé en cœur et formé par une double rangée d'olives partait de chaque épaule et se rejoignait en pointe au milieu du ventre. Derrière, très au bas des reins, deux olives plus grosses et entourées de peluche noire dessinaient la taille. La jupe de cet enfonnoir mesurait une envergure immense, elle était formée de mille petits plis qui, partant de la ceinture, allaient se perdre en s'évasant de plus en plus sur le jarret.

»On eût dit sur cet infortuné de huit ans, haut d'épaules et court de jambes, la fustanelle du tambour major des palikares.

»A peine avais-je revêtu cette grotesque bouffonnerie que ma mère ouvrit le fameux carton et en sortit une casquette, à l'apparition de laquelle le tailleur, les domestiques et toute ma famille baissèrent les yeux, éblouis par tant de lumière.

»C'était bien la plus folle et la plus monstrueuse coiffure qu'on pût, je ne dirai pas voir, mais rêver.

»Elle était en velours bleu-ciel, reposant sous un sommet très large imitant tourte. Du fond à la visière, le corps de la casquette était formé de trois degrés flexibles, séparés chacun par un fil d'archal cousu à l'intérieur. Selon le côté qui vous apparaissait tout d'abord, elle avait de faux air de claque démoli, de toque de cuisinier, de casquette de conducteur ou d'une de ces espèces de chapskas en drap ponceau et que portaient autrefois les gagistes jouant du trombone dans les foires.

»Ce n'est pas tout. Sur le fond, s'enroulait en losange, une grosse cordelière dorée à laquelle était suspendue un de ces larges glands en triangle et tressés à jour, semblables à ceux terminant la ganse du chapeau cardinalice.

»Ma pauvre chère mère — je suis resté longtemps avant de lui pardonner — me coiffa légèrement sur l'oreille et dit de sa voix douce : « Je » trouve qu'elle lui sied à merveille. »

»Alors mon père me prit par la main et m'entraîna au-devant du prince ; seulement, au moment où j'allais sortir de la chambre, je passai devant une psyché, et je vis, se reflétant dans la glace, un être grotesque, espèce de singe monstrueux dont l'aspect me fit pâlir, car c'était moi ! La polonaise, le pantalon blanc, les sous-pieds et le chapska se dressèrent en pied sous mes yeux hébétés par la terreur, et déjà je crus entendre les hués du public et les rires de la foule accueillant mon entrée dans la rue.

»J'ai vu depuis de bien navrants spectacles, j'ai assisté à l'écroulement de bien légitimes espérances, et le malheur a souvent crocheté ma porte, mais je ne crois pas avoir jamais ressenti humiliation plus douloureuse et désespoir plus poignant.

»Eperdu, affolé, ne sachant où mettre mes pieds ni où reposer mon regard, je me trouvai à la tête du cortège toujours tenu en laisse par le maire, fort inquiet au sujet du discours qu'il avait appris par cœur, et que peut-être l'émotion allait lui faire oublier.

»Le duc de Nemours arriva en bateau, et son débarquement fut salué par le tambour de ville battant aux champs, et par le clairon des canonniers sonnant la fanfare.

»Dans ce temps-là, c'était de bon goût d'être de l'opposition, et les récalcitrants entraient dans l'artillerie de la garde nationale. Cette arme sans canon était l'aristocratie de la garde urbaine.

»Le duc frappa tout le monde de son grand air. Son silence et sa froideur inspirèrent aux femmes la plus grande admiration et tous ces Bretons crièrent : « Vive le Prince ! » avec le même enthousiasme que jadis ils avaient crié : « Vive Madame ! »

»M. le maire, très ému, accrocha trois ou quatre fois le long de son discours.

»Pendant qu'il récitait, moi, fi's obéissant et fidèle à la foi jurée, je me tenais dans la posture si recommandée par ma mère : debout, les yeux baissés et les deux mains portant ma casquette, comme le préposé aux funérailles porte le coussin sur lequel reposent les décorations du défunt.

»Sous les rayons du soleil, le chrysocale de la torsade et du gland brillait, rendant les feux les plus indiscrets, et pendant que mon père priait le prince de les rappeler, la ville et lui, » aux » souvenirs du roi Louis Philippe, de la reine » Marie-Amélie, de mademoiselle Adélaïde, du » prince de Joinville, honneur de notre marine, » du duc d'Aumale, déjà célèbre par ses hauts faits » au milieu de notre vaillante armée d'Afrique, et » surtout à celui du jeune comte de Paris, espoir » si cher d'une maison si illustre! » celui auquel étaient adressées tant de banalités et de mensonges, las et fatigué, baissa ses yeux pour se reposer un peu d'un si prolixe amour, et son regard rencontra ma casquette qui, comme un disque lumineux, accrocha sur le champ son attention.

»La fraicheur du velours, l'éclat des ors et la grotesquerie de la forme amenèrent un sourire sur ses lèvres, et alors, saluant le maire, qui venait de terminer :

»— Monsieur, répondit-il avec beaucoup de distinction, mais peut-être avec trop de sécheresse, je vous remercie et n'aurai garde de vous oublier, vous et vos administrés, en présence du roi mon père.

»Alors le cortège se mit en route vers le pont.

»Voyant tout le monde se couvrir, je fis de même ; mais, quand on aperçut sur ma tête le boisseau bleu-ciel et le large gland d'or qui, me battant l'oreille, rythmait majestueusement la marche, puis au-dessous de tout cela, mes jambes trop courtes, s'empêtrant dans ma polonaise trop longue, un immense éclat de rire s'abattit sur moi !

»Affolé, ahuri, le corps baigné d'une sueur froide, je voulus fuir et m'arracher à un aussi odieux supplice, mais la main paternelle m'immobilisa sous le ridicule.

»Jusqu'à l'heure du dîner, je suivis l'escorte. Pendant toute cette journée d'octobre, on ne vit à travers les rues que mon pantalon blanc, rappel joyeux des chaleurs passées, ma lévite vert bouteille et ma casquette azur.

»L'œil chargé d'humiliation, la mine accablée, courbant la tête et traînant les pieds à la remorque du prince, j'eusse pu servir de modèle pour un tableau de *La Pologne implorant la pitié de la France*.

»Le lendemain, après une nuit sans sommeil, prêt à tout et résolu sans faiblir, à commettre le dernier des crimes, je jetai pantalon, redingote et casquette dans le four d'un boulanger notre voisin. Pâle, la sueur au front, je vis la flamme dévorer jusqu'à la dernière parcelle de ce carnavalesque costume.

»On ne me le pardonne jamais, et une fois que, quinze ans après, je confessai quelques milliers de francs de dettes à mon père, il me répondit, dans un hochement de tête plein d'amertume : « D'un enfant qui a osé ce que tu n'as pas craint » de faire de ta casquette en velours bleu, je devais m'attendre à tout pour l'avenir ! »

REVUE DES MODES

Paris, 8 février.

Il y a déjà des senteurs de printemps dans l'air. L'hiver a été si bénin, qu'on en a pas souffert. Aussi les toilettes étant plus alertes, moins emmitouflées, on a pu se permettre, à la rue, certaines élégances que les longs vêtements rendent généralement inutiles.

Les couturières ont hâté leurs préparatifs ; les fabricants ont été bouscrlés, et déjà toutes les étoffes de printemps sont en rayons. Comme elles sont jolies et coquettes ! Nous en reparlerons bientôt. Occupons-nous pour le moment de l'actualité.

Pour les grandes toilettes, on a adopté l'ottoman, la faille, la sicilienne et les brochés de toutes sortes, riches brocards ou brocatelles. Les robes de visites, de dîners ou de soirées sont demi-traîne, à longue traîne ou même rondes; les règles qui régissent les dimensions de cette jupe sont des plus accommodantes.

Mais il est important de savoir que les trois genres sont également bien portés.

Quel que soit le type de costume que l'on adopte, la tournure y prend une grande part. Elle est chaque jour plus volumineuse et devient d'une coquetterie telle qu'elle n'est plus un accessoire, mais un objet de première nécessité, très-coûteux souvent.

On fait des tournures de satin, avec jupon complet par devant, garnies dans le bas, de manière à remplacer un jupon quand on retrousse sa robe. Nous en avons vu en satin noir, terminées par trois volans en biais bordés de fine guipure de laine. Avec un petit jupon discret en flanelle ou en soie ouatée et une tournure de ce genre, on est suffisamment juponnée, à condition pourtant qu'on n'oublie pas la balayeuse à double et triple rang.

La tournure donne de l'élégance à la taille par la cambrure qu'elle cause ; elle amincit la taille et corrige, chez les femmes fortes, le développement des hanches. Il est bien entendu pourtant que nous ne parlons pas pour les personnes d'un embonpoint exagéré. Nous ne pouvons malheureusement pas leur donner le moyen de s'amincir. Par une femme forte, nous entendons seulement celle qui n'a pas cette sveltesse parisienne si attrayante et si jolie, si pleine de souplesse et d'enchantement, cette délicatesse des formes qui permet de tout porter sans crainte d'être ridicule. Pour ne citer que quelques exemples, trois nous suffiront: le camail Souwaroff, la douillette Moldave et la tournure. De celle-ci, nous avons déjà parlé. Elle convient aux femmes minces comme à celles qui sont un peu fortes, quoqu'il soit pouttant nécessaire pour ces dernières de choisir avec discernement le modèle qu'il leur faut.

Mais la pèlerine et la douillette ne sont vraiment élegantes que portées par des femmes à la taille de guêpe, aux épaules bien dessinées, au cou libre. Aussi les jeunes filles et les fillettes sont-elles charmantes avec ce camail enveloppant câlinement leur buste, comme la douillette, qui est actuellement en si grand honneur et qui fera fureur le printemps et l'été prochains. Dans la saison actuelle, on la fait en cachemire de l'Inde doublée de soie vive ou de surah glacé.

Notre modèle est charmant, d'une élégance hors ligne. Figurez-le-vous en cachemire bleu *Matelot*, coulissé sur les devans, au cou et à la taille. Un petit côté est marqué sur le morceau de devant par une pince ; le dos est ajusté par une colonne coulissée, juste dans le milieu, comme pour le devant. La doublure est en surah rouge glacé. Un ruban de satin rouge entoure la taille ; il est caché sous les coulissés du dos et vient se nouer en avant près de la hanche gauche, avec long flot retombant. La manche est haute sur l'épaule, d'une allure fort crâne.

Pour le printemps, on fera ce vêlement en drap amazone ou sicilienne, toujours double d'une soie élégante, de teinte bien tranchante.

Les nuances Louis XVI, ces couleurs alanguies, presque fanées, roses sèches, libellule, etc., etc., seront employées de préférence pour ces doublures.

On vient d'inventer une étoffe souple comme du crêpe de Chine, légère comme du surah, granitée comme la sicilienne, une étoffe adorable, dont nous vous reparlerons en son temps, et que nous signalons aujourd'hui pour être la première à vous l'avoir décrite. Cette étoffe, qui composera des costumes superbes, sera bien propre au genre de doublure dont nous venons de parler.

Les broderies de tout genre sur les tissus de toute espèce font toujours nouveauté. On fait des limousines brodées, en laine de plusieurs tons, de gros macarons en semis avec large feston au bord du lé. Puis, des cachemires avec large galon de broderie russe ou égyptienne d'une richesse de coloris étrange. Toutes ces broderies sont exécutées à même sur l'étoffe. Il y a des gazes de soie, des mousselines de laine où l'on voit toute une pluie de pavés multicolores, brodés merveilleusement comme une broderie artistique. C'est original, imprévu ces petits cubes dégringolant en tous sens et montrant leurs facettes aux coloris divers.

Pour robe du soir, ces étoffes sont fort jolies, mêlées de petits rubans étroits de toutes les couleurs des pavés. C'est frais et doux, joyeux et élégant.

La plus jolie nouveauté que nous ayons vue pour costume de ville, c'est un drap léger, borde de belles palmes en peluche dégradée. Chaque palme est taillée dans un morceau de peluche glacée, d'un coloris indéfinissable, comme une pierre irisée, l'aile d'un colibri. C'est d'un ton chaud, velouté, avec des reflets merveilleux. Une petite soutache « cachemire » maintient les contours de l'application.

C'est de la très-haute nouveauté, très-élégante et bien jolie.

Cette toquade de broderie a aussi gagné le monde des petits. On fait pour les bébés et les fillettes d'adorables étoffes brodées. Ce que nous recommandons tout particulièrement et ce qui est bien facile à exécuter, c'est la broderie au point carré, genre de linge russe.

On applique un canevas sur le cachemire que l'on veut broder, puis, quand le travail, que l'on fait en laine, en soie ou en coton est terminé, on tire les fils du canevas et l'on a une garniture délicieuse.

On a le soin d'employer des couleurs tranchantes : on brode en rouge sur du bleu et *vice versa*, en marron ou en mousse sur du beige; sur le blanc, on peut broder de deux ou trois tons à la fois. C'est bien simple, bien amusant et aussi joli que facile. Une guirlande autour de la jupe, et un petit dessin au col et sur les paremens suffisent bien.

Les matinées deviennent chaque jour plus élégantes; mais il est inutile d'énumérer tous les modèles invraisemblables que les grandes maisons de lingerie éditent. Qu'il suffise de savoir qu'on ne porte plus que très négligemment la matinée classique, boutonnée sur toute sa longueur : il faut faire ouvrir les devans sur une chemise Molière ou un gilet plissé.

Les chapeaux n'ont pas changé de caractère. Pour le printemps, les nuances les plus en faveur seront les teintes canaque, fraise écrasée et bleu Méduse. On associe ces teintes, sans souci du bizarre effet produit. Ainsi, nous avons vu un chapeau bleu, garni de velours canaque, d'un beau brun doré. Les pailles de couleur seront très-grand genre, et les capelines Greenaway, avec leurs tuyaux et leurs coulissés, en dentelle noire abritant un épais bandeau de fleurs posant sur les cheveux, seront le dernier mot du chic, pour le voyage et la campagne.

DERNIÈRES DÉPÊCHES

(*Service télégraphique particulier*)

Une conversation entre MM. Gladstone et Clémenceau

Londres, 12 février

Le *Daily-News* raconte une conversation qui a eu lieu entre MM. Gladstone et Clémenceau, à Cannes, sur la question des princes.

M. Clémenceau a déclaré qu'elles monarchistes ne constituent actuellement aucun danger pour la République, mais qu'il serait imprudent de permettre aux princes de nouer des intrigues.

Le conflit franco-turc

Londres, 12 février.

Le *Daily-News* assure que la France a déclaré à l'ambassadeur de Turquie à Paris, qu'elle considérerait comme un acte hostile, si M. Rustem était nommé gouverneur du Liban.

BULLETIN DU COMMERCE

Télégrammes de MM. Van der Velde et Reinemund, communiqués par Jules Cauët :

Le Havre, 11 février 1883.

Cotons

Cours de clôture de New-York du 10 février

févr.	mars	avril	mai	juin	juil.	août	sep.
10.24	10.35	10.48	10.62	10.76	10.89	11.01	10.66

Recettes du jour: 19,000 balles contre 11,000 en 1882 et 30,000 en 1881.

Saindoux

févr.	mars	avril	mai	juin	juil.	août	sep.	oct.
11.44	11.47	11.57	11.68	11.69	11.71	11.72	11.70	11.70

Maïs

janv.	févr.	mars	avril	mai	juin	oct.	nov.	déc.
0/0	72 1/2	72	72	70 1/2	69	00	00	00

Cafés

janv.	fév.	mars	avril	mai	juin	juil.	août
			7.95	S.	8.10	8 30	

Froment

janv.	févr.	mars	avril	mai	juin	juil.	août
119 1/2	120 1/4	122 1/4	123 1/4	121 1/4			

Roubaix, le 12 février 1883.

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Dépêches de MM. Busch et Cie, du Havre, représentés à Roubaix, par M. Bulteau-Grymonprez

Havre, 12 février.

Ventes 450 b. Marché ferme.

Liverpool, 12 février.

Ventes 10,000 b. Marché inchangé.

New-York, 12 février.

New York, 10 1/4.
Recettes 19,000 b
New Orléans low middling 73 1/2.
Savanah » » »» »/».

Marché aux huiles de Lille

Cours précédents

	Huiles l'hectolitre	Grains l'hectolitre	Tourteaux les 100 kil.
Colza	92 .. à	20 .. à 26 ..	17 50 à 18 50
— épuré p. q.	93	.. ..	.. ..
Œillette b. goût.	.. ..	28 .. 30 ..	.. ..
— rouses.	.. ..	.. ..	.. ..
Cameline	60	16 .. 17 ..	17 .. 18 ..
Chanvre	.. ..	15 .. 16 ..	15 .. 16 ..
Lin du pays	56 25	20 .. 21 50	25 .. .. ..
Lin étranger	55	20 .. 21 ..	21 .. 23 50

Cours du 12 février

Huile de colza	.. .. à	.. .. à .. ..
Huile épurée pour quinquet	.. ..	.. ..
Lin du pays	.. ..	.. ..
Lin étranger	.. ..	.. ..
Caméline	.. ..	.. ..
Chanvre	.. ..	.. ..

LILLE 12 fév. — Sucre indien 88 degrés cours offert ... Id. nos 7 à 9 ... Id. en pains 6 k. no 1, 110 .. Sucre numéro 3 ... Id. indigène no 3 ... 3/6 betteraves disponibles 46 ... Id. courant ... Id. Grains disponibles ... Id. fin 1re qual. dispon. 48 50 Id. fin 1re qual. courant ... Id. mélasse disponible ... d. à livrer, premier ... Id. 4 janvier ... Id. 4 d'été ... Id. 4 derniers ... Id. prochain ....

GRAND-THÉATRE DE LILLE. — Mardi 13 février, à 7 heures 3/4 : *Le Cœur et la Main*, opéra-comique nouveau en 3 actes.

THÉATRE DE ROUBAIX. — Mardi 13 février, à 8 heures. — La troupe de Tournai, sous la direction de M. Escunde, donnera une seule représentation de : *Faust*, grand opéra en 5 actes et 7 tableaux, musique de Gounod.

L'INDUSTRIE DU CIMENT

A côté des grandes inventions physiques et mécaniques qui seront l'éternel honneur du siècle où nous vivons, la vapeur, l'électricité et leurs innombrables applications, se placent, plus obscures mais non moins fructueuses, une foule de créations essentielles à l'industrie, à l'agriculture et au commerce. Que de fortunes se sont faites dans l'exploitation des produits dérivés du goudron, matières colorantes et huiles essentielles, obtenues par de simples opérations chimiques, dans le traitement des phosphates naturels transformés en engrais, etc., etc. ! Dans cet ordre d'idées, la plus nouvelle peut-être des industries françaises est l'industrie des ciments, spécialement des ciments Portland, presque inconnue en France il y a vingt-cinq ans. La fabrication des anciens mortiers reposait sur des bases purement empiriques.

C'est seulement à partir des immortelles recherches de notre compatriote l'ingénieur Vicat (commencées en 1818) que l'on connut la composition des mortiers hydrauliques et la théorie rationnelle de leurs effets. C'est à peu près à la même époque, et sans connaître les travaux de Vicat, qui n'avait pas encore publié ses résultats définitifs, qu'un briquetier du comté d'York, en Angleterre, nommé Joseph Aspdin, prit un brevet pour une substance qu'il appela *ciment de Portland*. C'est ici le cas d'expliquer que la localité de Portland n'est pour rien dans la fabrication du ciment qui porte ce nom. Mais la prétention de l'inventeur était de produire un mortier d'une dureté, d'une texture et d'une couleur semblables à celles du beau calcaire oolitgique que l'on tire de l'île de Portland, dans le comté de Dorset, de là le choix du nom de Portland comme étiquette du nouveau produit.

Cependant, c'est depuis 1850 seulement que M. Grant, ingénieur de la ville de Londres, chargé de la construction d'un réseau d'égouts de la rive sud de la Tamise, fit faire de très sérieux progrès à la fabrication du ciment Portland.

Cette précieuse composition, qui, par son emploi, s'est tellement généralisée qu'elle doit être aujourd'hui considérée comme la plus utile des matières premières nécessaires à l'industrie de la construction en tous genres, résulte, comme formule générale, de l'amalgamation intime de 79 à 80 parties de chaux avec 20 ou 21 parties d'argile ; la pâte ainsi obtenue par délayage est ensuite surculte dans les fours et réduite en poudre impalpable par des broyeurs spéciaux. Tel est le ciment Portland du commerce, dont la propriété essentielle est d'acquérir lentement une solidité croissante au contact de l'eau.

La fabrication d'un pareil produit, en quantité assez considérable pour devenir rémunératrice, est évidemment liée à l'existence de dépôts géologiques fournissant les éléments essentiels du ciment Portland, c'est-à-dire la chaux et l'argile. Telle est précisément la formation crétacée qui affleure le sol dans certaines provinces méridionales de l'Angleterre et qui, passant sous le canal même de la Manche, reparaît de ce côté-ci du détroit dans la région française du Boulonnais.

Cette formation se trouve comprise entre le gault ou glaise bleu foncé et la craie blanche ; elle atteint 25 à 30 mètres d'épaisseur et contient exactement à la dose nécessaire les éléments constituants du ciment Portland, la chaux et l'argile réunis sous l'amalgame d'une craie marneuse de consistance grasse.

L'Angleterre eut d'abord et conserva longtemps le monopole de la fabrication du ciment Portland et, par conséquent, de son importation en France. Cependant les applications du ciment Portland se généralisèrent lorsqu'on reconnut que, si son emploi était indispensable dans les travaux hydrauliques proprement dits, ports, canaux, phares, etc., il n'était ni moins utile, ni moins commode, ni moins économique dans les constructions particulières en remplacement des anciens mortiers grossièrement fabriqués sur place et n'offrant aucune stabilité de composition et par conséquent aucune garantie de durée.

Dès ce moment, l'idée surgit d'utiliser la couche de craie marneuse qui affleure le sol du Boulonnais. Plusieurs usines se créèrent à portée de carrières successivement ouvertes le long des affleurements, à Desvres, à Nesles, à Neufchâtel, à Samer, etc.

La production, d'abord très lente, apprit, dans ces dernières années, un élan irrésistible, comme on peut en juger d'après le tableau suivant, qui comprend uniquement les usines du Boulonnais :

1856	3.000	tonnes.
1866	25.000	—
1876	100.000	—
1879	125.000	—
1880	140.000	—
1882	200.000	—

La généralisation de l'emploi du ciment Portland par l'industrie privée, sans compter les grands travaux projetés dans le Nord, permet de considérer ces derniers chiffres que comme la première étape d'un nouvel accroissement dans la consommation. On peut prévoir que, dans un avenir prochain, c'est par cinq cent mille tonnes que les usines du Boulonnais auront à satisfaire aux demandes.

Cette industrie nouvelle est largement rémunératrice pour les capitaux qui s'y sont employés; on n'évalue pas, en moyenne, au-dessous de 17 fr. 50 c. à 20 francs le bénéfice net réalisé par tonne de ciment. C'est ainsi que les anciennes usines Demarle, Lonquety et Cie, Famchon et Cie, groupées en société anonyme, ont pu distribuer, pour l'exercice 1881, un dividende de 34 francs par action, soit près de 70/0 de leur capital social, dividende qui représenterait un profit beaucoup plus fort s'il n'eût été appliqué à un capital de 22 millions constitué sous forme d'apports et représentant en grande partie la plus-value des usines.

On s'explique par ces faits et ces chiffres la faveur dont jouissent les affaires de ciment dans la région du Nord ; il va s'en créer d'autres dans des conditions plus avantageuses encore que par le passé. Elles seront certainement accueillies avec empressement par l'intelligence des capitalistes, qui savent que le meilleur moyen d'édifier les grandes fortunes, c'est d'entrer au moment opportun dans les industries nouvelles. C'est l'histoire des premiers actionnaires de charbonnages, qui ont vu leur denier primitif souvent plus que décuplé.

Arrivées à de hauts prix, les actions des charbonnages subissent des variations ou des mouvements de réaction inévitables : on peut y substituer aujourd'hui les actions des affaires nouvelles de ciment, soit comme arbitrage, soit pour se faire des moyennes en conservant de larges chances de plus values. 20147

Les maladies connues sous le nom d'*anémie*, de *chlorose*, de *pâles couleurs*, n'ont pas de traitement plus certain que la médication ferrugineuse; mais pour obtenir des résultats rapides, il faut choisir une préparation soluble qui ne noircisse pas les dents, qui ne provoque pas la constipation et n'ait aucune action sur l'estomac. Le FER SOLUBLE de LERAS est la seule préparation qui réunisse tous les avantages; elle renferme en outre les éléments reconstituants des os et du sang. 5266 – 20146

Une bonne chose à signaler et dont nous sommes encore redevables à la science, une science ingénieuse et pratique :

Tout le monde désormais pourra user d'une excellente eau minérale, agréable à boire, favorisant la digestion, activant la circulation et exerçant une action tonique sur tout l'organisme, ayant enfin les propriétés de l'eau ferrugineuse fraîche. On devra voir maintenant sur toutes les tables, à la disposition de tous, cette eau minérale ferrugineuse qui, d'ailleurs, ne coûte guère plus cher que l'eau ordinaire. On l'obtient soi-même en versant simplement, dans un litre d'eau commune, fraîche et limpide, quarante gouttes de FER BRAVAIS. Si les qualités de l'eau commune à votre disposition laissent à désirer, les quelques gouttes de FER BRAVAIS corrigeront les défauts de cette eau. 20145

PAPIER WLINSI, Remède souverain pour la Guérison des *Rhumes, Irritations de Poitrine, Maux de Gorge, Douleurs, Rhumatismes*, etc. — 1 fr. 50 la boite.
Exiger le nom **WLINSI.**

L'EAU de LÉCHELLE hémostatique est ordonnée contre les *Crachements de Sang*, les *Hémorragies utérines et intestinales*, les *Pertes*, la *Dyssenterie*, etc.
Paris, 37 S. rue Saint-Honoré.

Dans le traitement des **Affections de Poitrine**, *les Médecins recommandent spécialement l'emploi du*
SIROP *et de la* **PATE** *de*
PIERRE LAMOUROUX
Pour éviter les **contrefaçons**, *le Public devra* **exiger** *la* **Signature** *et l'*Adresse de l'Inventeur :
PIERRE LA